

López Alcalá, Samuel (2001) : *La historia, la traducción y el control del pasado*, Madrid, Universidad Pontificia Comillas, 135 p.

Georges L. Bastin

Volume 47, numéro 1, mars 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/008000ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/008000ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bastin, G. L. (2002). Compte rendu de [López Alcalá, Samuel (2001) : *La historia, la traducción y el control del pasado*, Madrid, Universidad Pontificia Comillas, 135 p.] *Meta*, 47(1), 132–134. <https://doi.org/10.7202/008000ar>

casual to systematic translations. Furthermore, the translations are of increasingly higher quality, tending to perfection.

To sum up, the book under review is an excellent book for translators, and may serve as a good reference book for researchers, teachers and practitioners of translation.

XU JIANZHONG

Northwest Institute of Light Industry,
Xi'anyang, China

LÓPEZ ALCALÁ, Samuel (2001): *La historia, la traducción y el control del pasado*. Madrid, Universidad Pontificia Comillas, 135 p.

Les grands maîtres parlent presque toujours anglais ou français. L'histoire de la traduction en est un exemple avec les Jean Delisle, Lieven D'Hulst, Lawrence Venutti, Anthony Pym, Michel Ballard, Douglas Robinson, Paul Horguelin et André Lefevère entre autres. L'histoire dont ils rendent compte est partant celle du monde francophone et anglo-saxon, vision restreinte de notre monde s'il en est.

La mondialisation aidant, d'autres « mondes » commencent à faire entendre leur voix. C'est très heureusement le cas de l'univers hispanophone qui, en fait, n'a pas attendu le typique effet d'entraînement des grands maîtres. Nous connaissons les travaux de Julio César Santoyo et de Miguel Angel Vega, les « Jornadas de historia de la traducción » (cinq rencontres tenues à l'Université de León depuis 1987) et les « Encuentros complutenses en torno a la traducción » de l'Université Complutense de Madrid, des revues comme *Livius* et *Hieronymus Complutensis* dans lesquelles abondent les articles portant sur l'histoire de la traduction. Continuons, puisque nous sommes lancés... Les compilations dirigées par Lafarga¹, l'ouvrage de Villoria et Lanero², les travaux de Raquel Merino sur le théâtre³, les recherches récentes de Rosa Rabadán, sans oublier l'académicien Valentín García Yebra. Bref, l'Espagne se taille une belle part du gâteau de l'histoire de la traduction.

Il paraît aujourd'hui, comme pour couronner cet acquis espagnol, un ouvrage majeur. Un ouvrage qui, contrairement à ses prédécesseurs de toutes langues confondues (exception faite de Pym 98 et de quelques articles de Delisle et d'Hulst), ne fait pas « l'histoire de la traduction » dans une communauté, dans une région, ni à une époque déterminées. Plutôt, Samuel López Alcalá fait l'histoire de l'histoire de la traduction ! En tant qu'universitaire, de l'Université Pontificia Comillas de Madrid (qui soit dit en passant commence à faire parler d'elle en beaucoup de bien), López Alcalá le fait en méthodologue.

Trois chapitres d'une rigueur exemplaire. Le premier consacré à l'évolution de l'histoire de la traduction, le second aux liens unissant Histoire et traduction, et le troisième à la méthodologie du point de vue de la théorie de l'Histoire.

Le premier chapitre, donc, passe en revue les travaux consacrés à l'histoire de la traduction de la Mésopotamie à nos jours et montre qu'en fait l'histoire systématique de cette « activité communicative » ne date que du XVIII^e siècle. Privilégiant l'Espagne, l'auteur s'arrête assez longuement à la contribution de Marcelino Menéndez y Pelayo. Il définit trois périodes : la préhistoriographique (de 3000 av. J.-C. au IV^e siècle), de références apologétiques (du IV^e au XVIII^e siècle) et celle de l'éveil de l'histoire de la traduction (du XVIII^e à nos jours), qu'il illustre d'exemples représentatifs.

Le deuxième aborde un aspect peu traité jusqu'à présent : le double lien qui unit l'historiographie et la traduction. Tout d'abord, l'Histoire ne peut exister sans les textes, pour la plupart écrits en langues étrangères pour la plupart des lecteurs d'aujourd'hui. L'Histoire est donc dépendante de la traduction et il est surprenant, nous dit López Alcalá, que la traduction ne figure pas parmi les « sciences auxiliaires » de l'Histoire. Ensuite, l'Histoire exerce une influence sur le traducteur, sujet historique écrivant pour d'autres sujets historiques. Les traducteurs font partie du projet historique de leur nation, culture ou religion et reflètent par conséquent dans leurs traductions cette vision propre du passé qui d'ailleurs est déterminante pour concevoir le présent et l'avenir. La traduction devient ainsi un des instruments — le plus efficace sans doute — aux mains d'un projet historique. À noter que ce chapitre est émaillé de références à l'ouvrage de Neville Morley⁴.

Le dernier chapitre, méthodologique, revendique « le besoin d'insuffler plus d'Histoire *véritable* dans la recherche historique de la traduction » (p. 18). Sa prémisses : « la théorie de l'Histoire peut constituer un bon point de départ — voire le plus utile — pour guider les efforts visant à asseoir les fondements méthodologiques de l'histoire de la traduction » (p. 99). Pour présenter son cahier de doléances, López Alcalá cherche appui chez divers auteurs. Certains bien connus comme Delisle, d'Hulst, Pym et Woodsworth. Une autre nettement moins : Brigitte Lépinette, de l'Université de Valencia. Selon López Alcalá, en espagnol, le fascicule de Lépinette⁵ est le seul et unique travail méthodologique : « 35 pages théoriques contre des centaines de pratique » (p. 100). C'est pourquoi il s'y attarde en en faisant ressortir les deux modèles concrets d'analyse en histoire de la traduction, issus d'une étude bibliographique. Soit le *modèle socioculturel* et le *modèle historique-descriptif*. Le premier « prend en compte le contexte social et culturel [...] d'un phénomène (en l'occurrence la traduction) au moment de sa production et à celui de sa réception » (p. 101). L'objet de ce premier modèle est le *péritexte*, à savoir « tous les événements et phénomènes qui accompagnent la production d'un texte ou ensemble de textes traduits et son apparition dans un contexte socioculturel récepteur qui détermine les caractéristiques de la traduction et permettra d'expliquer son influence » (p. 101). Le second, *historique-descriptif*, se subdivise en deux sous-modèles, descriptif-comparatif et descriptif-contrastif, chacun avec ses objets et ses techniques d'analyse propres. Le *descriptif-comparatif* traite les métatextes traductologiques pour analyser les concepts métatraductologiques. Il portera notamment sur l'évolution d'un même concept métatraductologique dans divers textes d'époques différentes ou sur l'ensemble des concepts métatraductologiques d'un même texte. Le *descriptif-contrastif* « se fonde sur les options choisies par les traducteurs d'un texte cible ou sur une série de textes cibles correspondant à un même texte source » (p. 103). Pour réaliser une telle description, le chercheur adopte une approche *globale*, textuelle, qui envisage le texte original comme un tout comparé au(x) texte(s) cible(s) à un niveau macro ou microtraductologique. Il peut aussi suivre une approche *sélective*, linguistique, qui le fera sélectionner un élément important du texte original pour le contraster dans le(s) texte(s) traduit(s). Voilà qui unit très intimement l'histoire de la traduction à celle de la langue et de la littérature.

L'auteur revoit ensuite la définition de concept d'histoire de la traduction et les divisions spatiales et temporelles comme coordonnées de l'histoire. Pour clore ce

chapitre, il reprend les divers types de méthodes (érudite, analytique-synthétique et statistique) et d'orientations (narrative, génétique et pragmatique) en Histoire.

La conclusion est une invitation, une prière, une exhortation aux chercheurs à édifier une histoire de la traduction en Espagne et en Amérique hispanique. La suggestion de l'auteur est simple et universitaire: introduction de la matière dans les cursus et financement de projets de recherche par les universités.

Il termine sur un plaidoyer: les bénéfiques seront énormes, affirme-t-il, si nous «éduquons historiquement» les traducteurs, le public et les usager des produits textuels traduits.

Des défauts? Je ne tiens pas à me forcer à en trouver... Je dirais que personnellement j'ai horreur de l'expression «*control del pasado*» contenue dans le titre et présente à de nombreuses pages de l'ouvrage. Cet anglicisme, assez facilement tolérable dans divers domaines, ne l'est pas à l'heure de parler du passé.

GEORGES L. BASTIN

Université de Montréal, Montréal, Canada

NOTES

1. Donaire, Ma Luisa y Francisco Lafarga (ed.) (1991). *Traducción y adaptación cultural: España-Francia*. Oviedo, Universidad de Oviedo, Servicio de Publicaciones.
Lafarga, Francisco, Ribas Albert & Mercedes Tricás (eds.) (1995). *La traducción. Metodología/Historia/Literatura. Ámbito hispanofrancés*. Barcelona, PPU.
2. Villoria, Secundino y Juan J. Lanero (1992). *La historia traducida. Versiones españolas de las obras de W.H. Prescott en el siglo XIX*. León, Universidad de León, Secretariado de Publicaciones.
3. Merino Alvarez, Raquel (1994). *Traducción, tradición y manipulación: Teatro inglés en España 1950-1990*. Universidad de León, Secretariado de Publicaciones/Universidad del País vasco, Servicio de Publicaciones.
4. Morley, Neville (1999). *Writing Ancient History*. Londres, Duckworth.
5. Lépinette, Brigitte (1997). *La historia de la traducción. Metodología. Apuntes bibliográficos*. Lynx, Vol. 14.

GAUDIN, François et Louis GUESPIN (2000): *Initiation à la lexicologie française. De la néologie aux dictionnaires*, coll. «Champs linguistiques. Manuels», Bruxelles, Éditions Duculot, 358 p.

Depuis quelques années, la lexicologie revient à la mode dans le champ éditorial de la linguistique. Quatre ouvrages d'initiation ont été offerts à l'appétit du public depuis 1997, soit ceux de Marie-Françoise Mortureux (1997), d'Aïno Niklas-Salminen (1997), d'Alise Lehmann et Françoise Martin-Berthet (1998) et de Roland Éluerd (2000). Voici le dernier-né de la série: *Initiation à la lexicologie française. De la néologie aux dictionnaires*. Comme l'indique son sous-titre, ce livre revendique une double valeur puisqu'une moitié de son contenu est consacrée à la lexicographie et l'autre à la lexicologie. La section proprement lexicologique est elle-même partagée entre le lexique traditionnel, c'est-à-dire socialement reçu, et le néolexique, à savoir la néologie. Les auteurs proposent donc une lecture délimitée du mot: à une extrémité se situe le dictionnaire, lieu privilégié de refuge et de consécration pour les mots, à l'autre extrémité se pose la néologie, porte d'accès au lexique. Le sous-titre du livre véhicule bien cette approche.